



Société genevoise des écrivains

Prix de la poésie 2024

Plume d'or du prix de la poésie 2024 décernée à Patrice Duret pour son recueil *Demain sera presque*

Bonsoir à vous toutes et à vous tous. Je tiens en tout premier lieu à vous dire combien nous sommes heureux d'attribuer ce soir la plume d'or à Patrice Duret pour son recueil de poésie « *Demain sera presque* ». Je ne me hasarderai pas en vains jeux de mots pour dire que notre cher ami Patrice à presque eu le premier prix ou que ses poèmes sont presque aboutis, ce qui serait mensonger et quelque peu cavalier à son égard. Il y a cependant dans ce presque, si bien exprimé dans les strophes de Patrice, quelque chose qui laisse supposer que la poésie est et reste intrinsèquement un acte de l'inachevé.

Qu'est-ce que la poésie ? Éternelle question sans doute devant Calliope à la belle voix et l'aimable Érato, respectivement muse de la poésie épique pour la première, et muse de la poésie lyrique pour la seconde, toutes deux par ailleurs, filles de Mnémosyne, déesse de la mémoire. Est-ce là un hasard ? Une intuition que la poésie serait une partie du récit de l'humanité, transcendé par le renouveau d'une parole qui transfigure notre simple condition d'êtres humains et pensants.

C'est là également la sempiternelle question que me posent nombre de journalistes, en quête peut-être de certitude ou de vérité, alors même qu'ils qualifient avec une constante nonchalance presque coupable, le moindre spectacle, le moindre récit, le moindre film ou la moindre pièce de théâtre de « poétique ». C'est donc que la poésie serait perceptible, que la poésie serait palpable, qu'elle serait audible, qu'elle vibrerait en nous comme un appel vers de nouveaux mondes oubliés ou d'anciens mondes encore inconnus.

En vérité, je n'ai pas de réponse à cette question en apparence si anodine. Qu'est-ce que la poésie ? J'imagine qu'il n'existe pas une seule définition pour la qualifier, mais qu'il existe autant de définitions qu'il y a de poètes et plus encore certainement, autant de définitions qu'il y a de poèmes. La poésie est peut-être ce chaos, ce gouffre de l'indicible qui nous habite et duquel nous tentons désespérément d'ordonner de façon inédite les mots simples que nous connaissons, pour façonner de nouvelles images. Ainsi, l'harmonie ne serait-elle que cette effroyable confusion, ce chahut de collisions inattendues entre mots et quête de renouveau. Il n'y a là nulle science, nulle théorie, sinon la conjecture de sonorités et de sens qui parfois naissent au hasard d'une perception du monde libérée de ses cloisonnements et de ses lois. Mais qui suis-je pour dire cela ?

Je pense cependant savoir reconnaître, selon ma propre sensibilité bien évidemment, la poésie là où elle se trouve. Ce n'est pas une profession de foi, ni une présomption de ma part. Enfin, je l'espère. Seulement, dirons-nous, un sentiment. Et j'ai tout de suite perçu, en lisant les vers de l'auteur, ce germe d'une poésie vivace et vivante, comme le quartz qui fait battre le pouls de l'univers. Il a, lui, cette foi qui font se rencontrer des mots comme

se rencontraient des montagnes, pour nous convier à parcourir la fragilité de territoires à découvrir. J'évoquais à peine plus haut ce gouffre de l'indicible. Et c'est bien là, en effet, que nous conduit Patrice, autant d'un point de vue formel et narratif, que dans le sens ou le non-sens, dans la contraction et la respiration d'images qui nous convoquent vers de nouveaux horizons de compréhension.

Chaque poème s'agence selon une mathématique immuable et répétitive. Une première partie composée de huit courts vers, souvent d'un ou de deux mots seuls, en caractères d'imprimerie dits romains, droits comme des i. Une seconde partie, de trois vers, en italique, comme de minuscules haïkus qui ponctuent les vers précédents. Si l'on pressent parfois le glissement d'un bloc vers l'autre, ou l'italique coda comme la continuité naturelle et contingente du premier élément, l'exercice est souvent plus flou et plus trompeur qu'il n'y paraît.

Il faut sans doute voir entre ces deux natures, plus un dialogue qu'une explication ou une conclusion. Et peut-être, à l'opposé d'une coda musicale qui substituerait précisément la phrase suspensive pour une proposition conclusive, faut-il entendre le poète laisser flotter dans notre imagination un silence qui perdure longtemps, quand bien même l'auteur évoque parfois la brièveté du temps qui passe, de la vie ou de l'amour, non sans souvent une pointe d'humour ou de désabusement.

Je ne retiendrai ici que cinq vers tirés de deux poèmes différents, mais qui disent la position ambiguë et périlleuse de l'écriture :

Charrie la tourbe
Et l'homme séculaire
Penchera debout

Et puis cet autre court passage :

Notre langage estropié
Quête du mot juste

Telle est sans doute en effet la quête du poète. Trouver le mot juste. Non pas définitif, non pas irrévocable, non pas le mot qui dit la vérité, mais seulement celui qui dit vrai. Celui qui réécrit le paysage le temps d'une lecture et qui demain dira autre chose, car le monde est en perpétuelle évolution, comme l'est l'écriture, comme l'est l'écrivain, qui lui aussi, comme le reste, demeure dans cet état d'inachevé.

Ainsi, oui, demain sera presque.